

Proust politique et déictique ?

ANNA ISABELLA SQUARZINA
Università LUMSA di Roma

À partir de l'analyse de deux passages du chapitre du *Temps retrouvé* consacré à « M. de Charlus pendant la guerre » où font surface des déictiques réorientés (Bertinetto 2003), cet article propose une interprétation de la vision proustienne du devenir historique. La lettre de Gilberte, qui écrit de Tansonville au héros pour lui expliquer les raisons de son départ, semble dissimuler une allusion à la réflexion sur le concept de représentation. La peinture de la société mondaine pendant la guerre tourne par contre autour des idées de changement et de permanence. L'adverbe *maintenant* orchestre le ballet du Temps historique depuis les coulisses de la narration.

Déictiques réorientés, stylistique, Histoire, documents, École des Annales

Introduction

1919-2019 : le choix de ces dates en miroir, reliant l'actualité de 2019 à l'année 1919 sous les auspices d'un Proust politique, relève sans doute également de l'antiphrase, et peut-être même de la malice des organisateurs de ce colloque. Brigitte Mahuzier a rappelé que le Goncourt, attribué en 1919 aux *Jeunes filles en fleurs*, en consacrant Proust écrivain de la Belle Époque, trahissait le « désir d'oublier, de revenir nostalgiquement au passé, désir primant sur celui du souvenir de la guerre » (Mahuzier 2014, 13). C'est pourquoi Proust prévalut sur *Les Croix de bois* de Dorgelès (Dorgelès 1919) et donna expression à un désir de mémoire sélectif, voulant abolir la césure de la guerre.

En 2019, par rapport à 1919, c'est à la fois le texte proustien qui a changé (publication des derniers volumes, connaissance des avant-textes), et la lecture qui en est faite. Il n'est plus lieu aujourd'hui de reprocher à Proust, à son œuvre, à sa vision du monde, à ses personnages, comme le faisait en 1923 Claudel – qui bien sûr ne pouvait pas avoir lu *Le Temps retrouvé* – dans ses lettres à Jacques Rivière, son manque de « volonté, [d]'intelligence entendue au sens de raisonnement constructif, [de] conscience morale » (Lioure 2006, 18). Les morales de Proust, la politique de Proust, Proust écrivain de la guerre sont autant d'images de l'auteur jadis plus difficilement imaginables et qui ne font plus figure de paradoxe. Le regretté Philippe Chardin a même pu parler en 2016 des « limites d'un engagement proustien

contre la guerre qu'on a peut-être tendance aujourd'hui à surestimer à proportion qu'on l'a à l'inverse pendant longtemps sous-estimé » (Chardin 2016, 75). Claudel par contre décrivait « ce style qui s'illumine par plaques, en quelque sorte phosphorescent, et dont nous voyons fourmiller et grésiller toutes les lettres » une « continuité » faite de « l'étoffe des rêves », où « il n'y a plus ni passé ni présent » puisque « tout vient sur le même plan », où « tout tient ensemble et vient d'un morceau, sans distinction des importances relatives » (Claudel 1984, 271-272, cité par Lioure 2006, 18). Il sera question justement dans notre intervention de style, de continuité et discontinuité, et de plans.

Nous menons depuis quelques années une recherche concernant la localisation temporelle dans la *Recherche*, en particulier le fonctionnement dans le roman de ce que l'on appelle des hétérogénéités énonciatives, ou encore des déictiques divergents, notamment des adverbes. Ces éléments relèvent de l'appareil formel de l'énonciation tel que l'a décrit Benveniste (Benveniste 1966-1974, II, 79-88), mais ils sont parfois pris, dans les textes littéraires, dans des emplois qui les réorientent. Ces petites « irrégularités » (attention au mot, qui ne peut passer sans explication), qui hérissent certains textes narratifs à partir du XIX^e siècle surtout, ont une saillance toute particulière et un rapport avec la norme que l'on pourrait définir *borderline*. Si l'on cherche une caution dans les dictionnaires, on remarque le traitement inégal réservé aux différents adverbes déictiques temporels. Dans le *Trésor de la Langue Française*, l'adverbe *maintenant* est par exemple le seul pour lequel il est dit qu'il peut être transposé dans le passé. Sur ces pierres d'achoppement ont d'ailleurs été construites d'entières théories de la fiction, comme celles d'Hamburger (Hamburger 1986), Banfield (Banfield 1985) et Kuroda (Kuroda 1976) : il n'est pas lieu ici de les reprendre¹.

À l'intérieur d'une nomenclature assez disparate, nous empruntons l'expression « déictique réorienté »² à Bertinetto (Bertinetto 2003), qui a lui-même traduit « displaced deictic » de Tucker (Tucker 1993). Bertinetto choisit cette dénomination (qu'il préfère à pseudodéictiques) pour souligner que ces emplois ne relèvent pas seulement de la métaphore : les déictiques réorientés ne sont pas de simples anaphoriques auxquels l'écrivain, entendu ici comme styliste, aurait affublé un semblant de postiche (métaphore ? énallage ?) pour créer artificiellement cet « effet de présence » évoqué par Michel Collot (Collot 1980) en référence aux déictiques dans la poésie. Ce genre d'élément garde au contraire sa capacité à fournir de manière autonome un point de référence. C'est pourquoi, dans la mise à l'épreuve par

¹ Pour une synthèse sur ce sujet, voir l'article de Sylvie Patron (PATRON 2005).

² C'est nous qui traduisons à partir de l'italien « deittico riorientato ».

la glose – c'est le procédé préconisé par Laurent Danon-Boileau (Danon-Boileau 1995) –, les déictiques réorientés résistent le plus souvent à la substitution.

Cette référence à l'usage métaphorique et au style nous suggère de préciser comment une réflexion en ce domaine se doit de problématiser le rapport entre norme, écart et style. Il suffit d'observer la nomenclature disponible en présence (déictiques divergents, hors norme, réorientés...) pour se rendre compte que la pression de la norme se fait sentir de manière incisive, jusque dans les dénominations. Jacques Moeschler³ se pose la question suivante : peut-on considérer comme un choix stylistique ce qui dérive d'une contrainte linguistique ? Georges Molinié nous aide à éviter l'impasse dans laquelle il serait d'autant plus facile de s'enfoncer que, dans les paragraphes proustiens construits pour inclure des déictiques de ce genre (où, d'ailleurs, déictiques réorientés et non réorientés parfois cohabitent), l'agencement de tout le passage repose souvent sur ces éléments, qui le structurent à proprement parler. Parfois ces adverbes font office de point d'appui, délimitent le passage d'une séquence à l'autre, se chargent entièrement du balisage temporel. Il faut éviter de considérer ces emplois particuliers des déictiques soit comme des oripeaux, soit comme des éléments linguistiques purement utilitaires. Pour ce faire, nous pouvons nous référer à la pétition de principe de Molinié⁴ selon laquelle il est nécessaire de neutraliser « la dichotomie fondamentale qui paralyse toute recherche sur le sujet : les figures seraient soit des ornements, soit des pratiques linguistiques inévitables ». Et de citer Dumarsais et son *Traité des tropes*, traditionnellement utilisé à l'appui de la deuxième option : le langage figuré serait motivé par « l'imbécillité de l'esprit humain », et l'on s'exprimerait donc « par figures, en de certaines matières [...] parce qu'on ne peut pas parler autrement, ou parce que ce serait trop difficile, ou trop long, de parler autrement ». La première option est retenue, en revanche, par ceux qui, se mouvant entre « rhétorique entendue au

³ Jacques Moeschler a invalidé la lecture de ce phénomène par VUILLAUME 1990, en notant que les déictiques réorientés ne sont pas substituables sans dommage par leur contrepartie anaphorique. Rappelons l'hypothèse formulée par Vuillaume pour expliquer ces emplois : les déictiques construiront une fiction secondaire (espace de lecture), typique du roman du XIX^e siècle, partagée par le scripteur et le lecteur.

⁴ Bertinetto met en garde contre l'assimilation entre déictiques et anaphoriques : « Secondo tale concezione, essi non sarebbero altro che degli avverbi anaforici, con l'unica differenza (rispetto agli autentici rappresentanti di questa classe) di fondarsi sull'utilizzazione metaforica di significanti usualmente adibiti ad esprimere senso deittico » (BERTINETTO 2003, 19 : « selon cette conception, ils ne seraient que des adverbes anaphoriques, à ceci près que, par rapport aux représentants effectifs de cette classe, ils se fondent sur l'emploi métaphorique de signifiants utilisés d'ordinaire pour exprimer un sens déictique », nous traduisons). Cette position, *a priori* acceptable, repose sur la même donnée de départ, à savoir la commutation difficile si ce n'est impossible, dans les passages en question, du déictique réorienté avec son correspondant anaphorique. Or cette idée, qui apparente l'analyse de Bertinetto et de Moeschler, repose sur la même dichotomie stérilisante décrite par Molinié.

sens d'art de bien parler » et « pensée esthétique de l'enseignement du français », considèrent les figures comme « des artifices toujours amovibles et jamais nécessaires » (Molinié 1986, 82). Impasse, ou ornière, comme la définit Molinié, d'où l'on peut sortir grâce au concept de « degré zéro d'expression » auquel le critique donne un sens différent (mais en dialogue avec ces mêmes lectures) par rapport à celui que Bally et Barthes ont donné à ce syntagme. Étant donné I (le contenu informatif d'un message) et E (les moyens lexicaux et syntaxiques employés pour exprimer ce message), il y a figure toutes les fois qu'il n'est pas possible d'exprimer cette équivalence simple et univoque : $E = I$. Ce que nous devons surtout retenir, de notre côté, de cette définition de la figuralité (que Molinié lui-même considère comme très simplifiée et pouvant conduire à l'aporie, vu que « rien ne dit qu'il est simple, ni même totalement possible, de poser un I – contenu informatif véhiculé – toujours exprimable sous un degré zéro d'expression », Molinié 1986, 83), c'est le refus de l'assimilation univoque figuralité/ornemental/inutile, qui porterait à rejeter hors de cette zone tout ce qui relève de l'instrumental/inévitable.

Il est d'ailleurs également possible de considérer le revers de la médaille, ainsi que le fait Marc Bonhomme : « On peut s'interroger sur l'utilité de recourir au détour des figures, qui demandent un coût discursif élevé, alors qu'il serait possible de communiquer plus simplement ». (Bonhomme 2014, 22).

Troisième possibilité, dans notre question des déictiques réorientés : s'en prendre, non pas aux phénomènes ou épiphénomènes, mais à la norme, et relever, comme Béguelin, que « l'opposition, devenue banale, entre référence au temps/lieu du locuteur et référence à un temps/lieu fixé par le contexte se révèle insuffisante pour justifier, avec l'exhaustivité souhaitable, la distribution des déictiques spatio-temporels en français contemporain » (Béguelin 2002, 31).

Ces préalables posés, nous nous proposons, très modestement, d'observer le fonctionnement de certains déictiques réorientés dans une zone textuelle aussi sensible que celle de l'irruption de la guerre dans le roman, c'est-à-dire le chapitre du *Temps retrouvé* consacré à « M. de Charlus pendant la guerre ».

Spitzer met en garde contre deux écueils possibles: d'un côté, « un seul *stilisticum* peut se manifester dans plusieurs occurrences linguistiques » ; de l'autre, « un seul *grammaticum* peut renfermer en soi divers *stilistica* » (Spitzer 2009, 347-348). Le *grammaticum* représenté par les déictiques réorientés dans la *Recherche* ne correspond pas à un seul *stilisticum*. Quel est le *stilisticum* de l'épisode de la guerre ?

En effet, il est manifestement impossible d'assigner une fonction constante aux déictiques réorientés dans la *Recherche*. Des changements interviennent d'un livre à l'autre, d'une section à l'autre, bouleversant les données de l'énonciation romanesque. Pour n'en citer que trois, que nous avons tenté d'analyser à d'autres occa-

sions : le passage dans *Un amour de Swann* à un récit quasiment hétérodiégétique à la troisième personne en focalisation interne (Squarzina 2013b ; Sanchez 2013⁵) ; l'approche du *nunc terminal* du roman, pour employer la formule de Hans Robert Jauss, dans la *Matinée Guermantes*, qui infléchit les voix narratives du roman (Squarzina 2013a) ; enfin la vision du livre à venir, étroitement liée à ce *nunc terminal* et qui détermine d'autres ajustements (Squarzina 2017). Marcel Muller (Muller [1965] 2019) avait su identifier sept voix différentes dans le roman. Quant à nous, nous pouvons nous contenter de distinguer, d'une part, les éléments déictiques qui se rattachent à la voix du Narrateur provenant du soi-disant présent de l'écriture, et, d'autre part, les éléments déictiques réorientés qui contribuent à construire la localisation temporelle des différents moments du récit et qui entretiennent un rapport privilégié mais non exclusif avec la voix du Héros.

Nous tenterons alors une lecture de deux passages du chapitre de la guerre à la lumière des concepts de « transitionary now » (Tucker 1997) et de « linear » et « planar modes » (Tucker 1993)⁶ proposés par Paul Tucker, un des rares auteurs qui, avec Bertinetto, a théorisé l'existence de déictiques réorientés en dehors de tout lien certain avec le DIL ou le point de vue. Cette affirmation ne doit pas être mécomprise. L'emploi, fût-il réorienté, d'un déictique, présume toujours la présence en amont d'une subjectivité. Mais la subjectivité impliquée par ce type de déictiques (déictiques à fonction descriptive explique Tucker, qui s'opposent aux déictiques à fonction expressive, effectivement liés au style indirect libre, au point de vue, à la focalisation, donc à un personnage) est ce que Tucker appelle une « disengaged subjectivity », c'est-à-dire une subjectivité qui ne dépend pas strictement d'un personnage. Sa fonction est d'inviter le lecteur à « step into the picture »⁷ (Tucker 1993, 59). Dans ces passages, c'est une vision du Temps historique et une lecture de l'Histoire qui en découle, selon les modalités décrites par Anne Simon :

La *Recherche* ne promet pas l'avènement d'objets définitivement clos sur eux-mêmes. Par son style et ses thèmes, elle indexe plutôt des modalités de construction perceptive et mentale, recrée les rythmes d'un monde en perpétuelle formation et, en cela, renvoie à des schèmes généraux d'appréhension du réel : qu'on pense ainsi à la conception proustienne de l'histoire comme continuel oubli et recommencement (Simon 2003, 62).

Nous ferons alors référence à l'école des Annales et à la théorie de Bergson.

⁵ Nous avons apparemment travaillé en parallèle avec Sanchez à cette question, que Rodríguez Somolinos avait déjà esquissée (RODRÍGUEZ SOMOLINOS 2012).

⁶ « *Maintenant* de transition » et « modalités linéaire et par plans », c'est nous qui traduisons.

⁷ « Entrer dans la photo », c'est nous qui traduisons.

Premier passage : Gilberte la mauvaise (conscience)

Ainsi débute le passage où l'on voit Gilberte revenir sur son choix de laisser Paris pour Tansonville pendant la guerre : « Et *maintenant*, à mon second retour à Paris, j'avais reçu dès le lendemain de mon arrivée, une nouvelle lettre de Gilberte, qui sans doute avait oublié celle, ou du moins le sens de celle que j'ai rapportée, car son départ de Paris à la fin de 1914 y était représenté rétrospectivement d'une manière assez différente » (Proust 1989, RTP IV, 334, c'est nous qui soulignons). Dans ce passage, le narrateur cède longtemps la parole à Gilberte, après l'avoir déjà fait quelques pages auparavant. Il s'agit de faire peser l'ironie sur la mauvaise foi, inconsciente ou dissimulée de Gilberte, capable de relire ses choix dans une optique complètement différente. *Maintenant* y apparaît en début de phrase et en début de paragraphe, précédé de *et*. C'est un cas de figure explicitement mentionné par Tucker, qui adopte le point de départ suivant : les déictiques réorientés et en particulier *now* n'ont pas une fonction textuelle, et c'est pour cette raison qu'ils ne sont pas substituables sans dommage par leur contrepartie non déictique. S'ils avaient une fonction textuelle, ils pourraient renvoyer au contexte antérieur et seraient donc parfaitement substituables par des anaphoriques. Leur fonction s'exerce au contraire au niveau narratif et sémantique (Tucker 1997, 48) : *maintenant* renvoie en effet ici à la situation d'ensemble du chapitre, c'est-à-dire le retour du personnage après le deuxième séjour dans la maison de santé. Ce renvoi est d'ailleurs explicité : « à mon second retour à Paris ». La localisation temporelle de l'événement décrit est davantage précisée dans la suite de la phrase qui fait recours à une référence anaphorique : « le lendemain de mon arrivée ». Cette indication reçoit davantage de saillance par l'emploi de *dès*, soulignant le caractère opportun de la lettre qui parvient au héros à point nommé. Trois indications de nature temporelle, qui constituent le thème de l'énoncé, permettent de procrastiner l'apparition du propos, avec effet de suspense et mise en relief. En effet, d'après Riegel, Pellat et Rioul « le thème peut correspondre à un constituant autre que le sujet grammatical de la phrase. C'est notamment le cas lorsqu'un complément circonstanciel est placé en tête de phrase » (Riegel, Pellat, Rioul [1994] 2011, 606).

Commençons par l'analyse des lexies – étape première, d'après Molinié, de l'analyse textuelle – pour décider du caractère abstrait/concret de l'outillage du court passage qui encadre en amont la lettre de Gilberte. Il est aisé de noter qu'à côté de notations initiales apparemment anodines et anecdotiques (le retour à Paris, le caractère opportun de la missive de Gilberte), le vocabulaire d'aspect abstrait prend la relève, notamment par la présence du verbe *représenter*, dont l'apparition n'est pas innocente. L'emploi du passif (avec complément d'agent non exprimé ou sous-entendu) confère à la lettre le statut de document, apte à témoigner d'un évé-

nement de la diégèse, le « départ de Paris à la fin de 1914 » de Gilberte, qui acquiert par là une résonance nouvelle, “historique”. Le concept de *représentation* a-t-il déjà une portée historiographique à l’époque de Proust ? L’adverbe *rétrospectivement* fait appel, quant à lui, au domaine de la psychologie et relève aussi du domaine abstrait⁸. Le déictique réorienté est donc ici le signal d’une réflexion embryonnaire sur l’Histoire. Nous allons d’ailleurs compléter plus tard, en conclusion, cette hypothèse. Notons que ces lexies ne sont pas prises au sens métaphorique. Même si Proust, nous le savons, a coutume de saccager les champs notionnels les plus disparates pour nourrir ces images, l’emploi des termes *représenter* et *rétrospectivement* n’est pas imagé. Géraldine Dolléans a noté que, bien que la fondation de l’École des Annales soit postérieure à la mort de Proust et à la publication du *Temps retrouvé*, l’œuvre proustienne « n’en propose pas moins une anthropologie historique étonnamment proche de celle des Annales » (Dolléans 2016). Les concepts-clés des Annales étaient d’ailleurs dans l’air du temps bien avant la fondation de la revue, et même avant la naissance du nouveau siècle. André Burguière (Burguière 1979) a expliqué que l’idée d’histoire des mentalités et de représentation mentale en était, par la pensée de Lucien Febvre notamment, le centre rayonnant. Gilberte quasi-décorée, figure de “l’arrière”, forme dans le roman avec Saint-Loup et Morel croix de guerre, figures de l’arrière eux aussi, et visages bifronts du rapport entre inversion et héroïsme, un triangle qui n’est pas seulement amoureux mais qui trace la parabole de parcours individuels renvoyant à la microhistoire des individus. L’introduction à la lettre de Gilberte fait appel à cette réflexion de manière magmatique. À la citation d’un long pan de la lettre fait suite un commentaire qui reformule et résume, « en un mot » (*Ibidem*), et qui, d’un côté, confirme l’attitude auto-révisionniste de Gilberte, et de l’autre, confère à la lettre une validité documentaire : « La fin de sa lettre était entièrement exacte ». Il n’est pas lieu de s’interroger seulement sur la sincérité de Gilberte (roman d’analyse) mais aussi de s’intéresser à sa crédibilité (fouille et crible documentaire). La fin de la missive est rapportée par le narrateur sans guillemets pour éliminer toute distance, étant donné que la fille de Swann s’y exprime « cette fois, en toute vérité ». Par ailleurs, ce n’est pas un hasard si le sujet choisi pour la phrase qui clôt le passage, « La fin de sa lettre était entièrement exacte » (*RTP IV*, 335), est du domaine de l’inanimé. Le protagoniste n’est pas, ou pas seulement, Gilberte, mais c’est aussi sa lettre, ce document fictif, qui toutefois, pour le lecteur, devient vrai au second degré dans ce document de l’arrière qu’est la *Recherche*⁹.

⁸ Voir TLF, *sub voce*.

⁹ Antoine Compagnon a inclus récemment la *Recherche* dans son anthologie *La Grande Guerre des écrivains* (COMPAGNON 2014).

Relisons à rebours le passage : le verbe *oublier* fait non seulement partie de cette isotopie historicisante, mais il l'annonce aussi en sourdine, vu que c'est un terme de la langue commune qui se fond avec facilité dans le premier segment, de nature plus anecdotique. Il fonctionne comme une lexie *embrayeur*, c'est-à-dire une lexie appartenant à plusieurs ensembles, qui « aide à faire passer d'un niveau à l'autre » (Molinié 1986, 29), facilite le fonctionnement textuel et promeut la cohésion. *Oublier* est un terme clé de la *Recherche* bien sûr. Le mot *sens* revêt la même fonction.

Du point de vue du rythme, ce paragraphe n'est pas analysable comme toute autre phrase proustienne, vu qu'il est interrompu à deux reprises par des citations de la lettre de Gilberte, qui font percer une hétérogénéité non seulement énonciative (d'ailleurs Gilberte elle-même cite) mais aussi rythmique, lexicale. On peut néanmoins noter que *maintenant* y a une fonction de structuration. Spitzer a décrit ce qui, dans la complexité de la phrase proustienne et des phénomènes qu'elle explique, est porteur d'ordre : « Proust, en même temps qu'il restitue le hasard chaotique de la terre, en donne une vue ordonnante ». Le premier procédé que Spitzer aborde est celui de la « division de la phrase en deux parties » (Spitzer 1970, 399-400) ; Jean Milly a approfondi cette particularité proustienne en parlant de « duplication », et en notant, à l'encontre de la lecture spitzerienne, que, paradoxalement, « l'écrivain a moins imposé un ordre à une expérience foisonnante qu'il n'a produit ce foisonnement par les séries de dédoublements » (Milly ([1975]1983, 166). Le premier type de duplication qu'il évoque est la « reprise de mots ou de groupes de mots, parfois à une grande distance » (*Ibidem*, 170). Dans notre passage, un point sépare les deux parties, le rythme étant donc interrompu par une pause forte qui souligne la reprise, toujours en début de phrase mais non pas à l'identique, de notre déictique (*Et maintenant... maintenant*).

Arrêtons-nous un instant sur les temps verbaux en présence. Le premier *maintenant* est couplé à un plus-que-parfait : « j'avais reçu ». Le deuxième à un imparfait du verbe *être* : « Gilberte était persuadée » (*RTP* IV, 334). Tucker utilise précisément ce genre d'exemple pour rediscuter l'idée, récurrente dans les études sur les déictiques réorientés¹⁰, d'une force propulsive de *now*, qui aurait la fonction de faire avancer l'histoire (Tucker 1997, 51). Ce que Tucker conteste, c'est le fait que *now*

¹⁰ Dans le domaine francophone, des analyses de *maintenant* ont été faites, allant en ce sens. Mireille Noël a insisté sur la force propulsive des déictiques, non seulement pour l'association *maintenant*-imparfait (« La répartition de *maintenant* et d'*alors* dans le texte met [...] en évidence certains épisodes en hiérarchisant leur importance par rapport à l'histoire », Noël 1996, 168), mais plus encore pour celle, plus rare en général et étonnamment fréquente chez Gracq, *maintenant*-passé simple (en citant Barthes, « Tous ces exemples renvoient bien à un "ensemble d'actions solidaires et dirigées", à des temps particulièrement forts de l'intrigue », Noël 1996, 172).

puisse travailler uniquement au niveau du premier plan de l'action¹¹ (*Ibidem*), en instituant une avancée linéaire unidimensionnelle. D'après Tucker par contre, le fait que le *transitional now* apparaît souvent associé au plus-que-parfait et à des verbes d'état, notamment le verbe *être*, montre que *now* peut très bien travailler au second plan de l'action, et que le « background work » est même l'une de ses activités spécifiques. Un autre signe, toujours d'après Tucker, de la tendance de *now* à travailler dans les coulisses de l'action, est son occurrence dans les subordinées (voir, dans notre passage, *maintenant que*), dans les participiales ou dans les phrases nominales, « in other words in those parts of the sentence which serve to contextualize the action expressed in the main clause »¹² (*Ibidem*, 52).

Maintenant dans notre passage ne marque pas une suite d'événements mais une « transition », la « transformation d'une situation » et, le cas échéant, le changement de perspective qui s'est opéré dans l'esprit de Gilberte. La saillance de ces deux occurrences du déictique réorienté n'obtient pas l'effet de faire ressortir un événement mais donne au lecteur la « quasi-expérience » (*Ibidem*, 52, c'est nous qui traduisons) du changement.

Proust semble également, d'un même geste, mener une réflexion qui va à l'encontre de la vision positiviste de l'histoire, dominante en France à l'époque et, voulant appliquer à l'histoire les méthodes de la science, prétendant à l'exhaustivité dans l'appréhension de l'événement historique. Plusieurs voix s'élevèrent contre l'école positiviste, dont celle de Péguy : « Nous savons [...] que le regard temporel de l'histoire n'est ni le regard total, ni le regard définitif, que les réalités de la conscience ne se réduisent aucunement, et qu'il s'en faut au moins d'une infinité, au regard temporel de l'histoire, à un regard de perspective, temporelle » (Péguy 1957, 28-29 cité par Hermann De Franceschi 2012). Péguy rapporte également une anecdote éclairante. Il a l'occasion de parler de l'affaire Dreyfus avec un jeune homme de dix-huit ans qui ne l'a pas vécue, contrairement à lui. Son attitude passive le frappe négativement :

Il apprenait. Hélas il apprenait l'histoire. Il s'instruisait. Je n'ai jamais aussi bien compris qu'alors, dans un éclair, aussi instantanément senti ce que c'était que l'histoire ; et l'abîme irréfanchissable qu'il y a, qui s'ouvre entre l'événement réel et l'événement historique ; l'incompatibilité totale, absolue ; l'étrangèreté totale ; l'incommunication ; l'incommensurabilité : littéralement l'absence de commune mesure possible. (Péguy 1957, 45 cité par Hermann De Franceschi 2012)

¹¹ Cette ambiguïté est possible en anglais à cause de la double valeur du *simple past* : elle ne peut être véritablement résolue que dans le cas du *past-perfect*.

¹² « En d'autres mots dans ces parties de la phrase qui servent à contextualiser l'action exprimée dans la principale », c'est nous qui traduisons.

Et de renchérir avec la célèbre image de la substitution, dans une « vieille église française », de la rosace abolie par des carreaux de plâtre : « Seulement cela ne fait pas le même office. La réalité [...], l'événement réel est cette rosace réelle aux fleurs de rose infiniment fouillées. L'histoire, l'événement de l'histoire sont ces carreaux de plâtre qu'aussitôt la rosace abolie nous mettons au même lieu » (*Ibidem*). C'est une histoire de la substitution que décrit Péguy, et qui ressemble fort à celle que Proust met en scène avec la lettre de Gilberte et son *transitionaly now*. La circonstance aggravante est que, chez Proust, la substitution se fait sous le signe de la mauvaise foi. Péguy est ici proche de Bergson qui formule une critique fondamentale contre la « valeur rétrospective du jugement vrai » (Bergson 1959, 1264, cité par Hermann De Franceschi 2012), c'est-à-dire l'acceptation de la part du positivisme du « mouvement rétrograde de la vérité historique » (Hermann De Franceschi 2012) : « Par le seul fait de s'accomplir, la réalité projette derrière elle son ombre dans le passé infiniment lointain » (Bergson 1959, 1264, cité par Hermann De Franceschi 2012).

Deuxième passage : il y a Dreyfus et Dreyfus

Remontons à présent le texte proustien en quête d'un passage qui décrit comment la société mondaine se recompose pendant la guerre. La référence centrale en est l'affaire Dreyfus, noyau de la confrontation de l'œuvre proustienne avec le domaine politique avant l'avènement de la guerre. (Chardin 2016). Le passage, tel que nous l'avons découpé, s'organise autour d'une maxime proustienne : « Dans le monde (et ce phénomène social n'est, d'ailleurs, qu'une application d'une loi psychologique bien plus générale), les nouveautés coupables ou non n'excitent l'horreur que tant qu'elles ne sont pas assimilées et entourées d'éléments rassurants » (*RTP IV*, 305). Nous rencontrons là l'une des charnières typiques du roman, que Pellat et Fonvielle se sont attachés à décrire dans leur ouvrage sur l'argumentation proustienne : ce qu'ils appellent « embranchement discursif » ou « oscillation du général au particulier » (Fonvielle & Pellat 2015, 460), donc de l'argumentatif au narratif. Proust souligne qu'il n'est pas seulement en train de dégager des lois sociales, mais qu'en amont il y a une volonté de description de la société. Ricœur a noté que la voix du narrateur qui « en deça de la révélation [...] est si basse qu'elle est à peine discernable de la voix du héros (ce qui autorise à parler de narrateur-héros) [...] [t]outefois [...] est aisée à reconnaître dans les aphorismes et les maximes qui laissent entendre le caractère exemplaire de l'expérience racontée » (Ricœur 1983-1984, II, 252 et n. 1, 252).

La maxime s'enkyste entre deux passages narratifs, selon la modalité typique de gestion du passage d'une séquence à une autre que l'on appelle modalité d'insertion (Adam 2005). Une des questions à traiter pourrait être celle du bornage, à savoir de la délimitation des séquences (Fonvielle & Pellat 2015, 355) : les déictiques réorientés y concourent. Mais concentrons-nous d'abord sur ce qui estompe les bornes et garantit la continuité textuelle : l'usage du pronom *on*, en amont et en aval du passage réflexif. Il a différentes valeurs, d'un maximum d'indétermination (énoncé aléthique) jusqu'à des valeurs à la lisière du pronom indéfini et du pronom personnel.

Dans le paragraphe qui précède la maxime, on trouve deux occurrences de *on* à son degré maximal d'indétermination, pouvant commuter avec le passif. Deux phrases de structure identique se suivent. Aucun connecteur, aucun lien entre elles ne vient expliciter une visée argumentative, qui est néanmoins très claire : « Les dames du Premier Directoire avaient *une* reine qui était jeune et belle et s'appelait Madame Tallien. Celles du second en avaient *deux* qui étaient vieilles et laides et qui s'appelaient M^{me} Verdurin et M^{me} Bontemps. » (RTP IV, 305, c'est nous qui soulignons) La progression n'est trahie que par les deux anaphoriques *celles* et *en*. Le lexique joue sur les contraires et sur le jeu des singuliers et des pluriels jeune/vieilles ; belle/laidés. La symétrie est rompue par la reprise du relatif dans la deuxième. On retrouve ici à son paroxysme le stylème proustien de la duplication décrit par Jean Milly. Il est l'expression d'un binarisme foncier de l'œuvre qui peut être de trois types : oppositif, analogique ou homologique (Milly [1975] 1983). Dans l'épisode de la guerre domine l'alliance des deux premiers pôles, l'oppositif et l'analogique : ces deux phrases montrent bien en quoi consiste cette alliance, en décrivant le retour du même avec un visage différent. Le binarisme passe aussi par le couple de déictiques réorientés *autrefois/bientôt* qui annoncent la suite des *maintenant* du paragraphe suivant.

La topicalisation du complément « c'était [...] parmi d'anciens révisionnistes » (RTP IV, 305) permet l'introduction discrète du pronom *on*, qui avait déjà fait surface plusieurs fois depuis le début du chapitre « M. de Charlus pendant la guerre ». D'une manière générale, l'emploi de *on* permet au narrateur de décrire la politique, et par conséquent la société réorganisée par le conflit sans s'ériger en censeur. En effet, la différence entre les différentes valeurs de *on* pronom indéfini ou pronom personnel est ténue. Dans ces deux premières occurrences, la commutation avec le passif (qui équivaut à effacer l'agent au profit du procès) est possible.

Dans le passage qui suit la maxime, et qui est ponctué par trois occurrences du déictique réorienté *maintenant*, on retrouve « la voix de la doxa [...] ». En effet « Proust utilise cette valeur doxique du pronom *on* » dans une « langue traver-

sée de discours autres » (Fonvielle & Pellat 2015, 168) comme le montrent par exemple les guillemets, signes, d'après Authier-Revuz, de l'hétérogénéité montrée (Authier-Revuz 1995 cité par Fonvielle & Pellat 2015, 168) : « Maintenant qu'on voyait chez les Saint-Loup tous les gens "qu'on connaissait", Gilberte aurait pu avoir les mœurs d'Odette elle-même que, malgré cela, on y serait "allé" et qu'on eût approuvé Gilberte de blâmer comme une douairière des nouveautés morales non assimilées » (RTP IV, 305).

La maxime est entourée du brouhaha de la société qui se réorganise face à ce bouleversement majeur qu'est la guerre, réorganisation orchestrée par les *transitionalary now* dans les coulisses de la narration (on trouve *maintenant* dans une subordonnée temporelle et dans une proposition de but, une seule fois dans une principale, en ligne avec l'analyse de Tucker). Notons l'association avec *autrefois* : d'après Tucker « The sense of a temporal, or it might be better to say experiential, interval traversed, introduced by transitionalary *now*, is often enhanced by juxtaposition with adverbials which explicitly express anteriority with respect to the time indicated as "present" »¹³ (Tucker 1997, 49).

C'est le moment, grâce à ce deuxième passage, de préciser davantage quelle conception du temps présume ce genre d'emploi du déictique, toujours à l'aide de Tucker. Ces occurrences de *maintenant* sont résolument en dehors de toute zone de point de vue ou de DIL. On n'est pas conscient de son histrionisme et de ses volte-face, la fonction de *maintenant* n'est pas, pour suivre Tucker, expressive mais descriptive : c'est-à-dire que, alors que les déictiques dans le DIL miment une référence, les déictiques hors du DIL accomplissent par contre un acte de référence au monde de la fiction (monde figural) depuis l'extérieur mais en faisant semblant qu'il vienne de l'intérieur. Ils réalisent un croisement entre récit d'événements (qui ne pourra jamais être complètement mimétique vu qu'il raconte verbalement ce qui n'est pas verbal) et récit de paroles et créent de la sorte l'illusion de la mimésis. À partir de la distinction de Lyons (Lyons 1982, 117-119 cité par Tucker 1997, 45) entre *experiential* et *historic mode of description* (avatar de la distinction benvenistienne entre récit et discours), Tucker explique que, dans cette modalité mixte, le locuteur peut se déplacer en un point de référence différent de la situation d'énonciation et, à partir de là, relater les situations en *experiential mode*. Cette modalité est typique d'un certain type de récit, auquel appartient manifestement la *Recherche*, en particulier en son traitement de la guerre, à savoir la *planar nar-*

¹³ « Le sens d'un intervalle temporel, ou pour mieux s'exprimer expérientiel, traversé, introduit par le *maintenant* de transition, est souvent mis en évidence par la juxtaposition avec des adverbes qui visent explicitement l'antériorité par rapport au temps indiqué comme présent », c'est nous qui traduisons.

rative. *Maintenant* ne signale pas ici un nouvel événement mais le changement des circonstances, exprimant ainsi la spatialité de l'expérience temporelle dans ce que Tucker appelle « planar narrative » en opposition à la « linear narrative ».

À y regarder de plus près, Tucker reprend, par le biais de Lyons, l'explication de Bühler (qu'il cite d'ailleurs en introduction). D'après Bühler, qui étudie ce qui se passe d'un point de vue psychologique dans la *deixis* à l'imaginaire, soit la « présentification de l'absent » (Bühler 2009, 245)¹⁴, il existe trois cas de figure fondamentaux, que le psychologue allemand illustre par une métaphore : soit la montagne va à Mahomet, soit Mahomet va à la montagne, soit se réalise une sorte d'entre-deux. Une narration va se situer dans la troisième configuration si le sujet reste fixe dans son propre lieu de perception et néanmoins peut voir la montagne. Par contre, lorsque des déictiques réorientés (ce n'est pas bien sûr l'expression de Bühler) interviennent, c'est la deuxième configuration qui prime :

On suppose que le héros est envoyé à Rome et que l'auteur a le choix entre poursuivre son récit par là ou par un ici. « Là, il passa toute la sainte journée à claquer des talons sur le forum, là... ». On pourrait tout aussi bien dire « ici ». Quelle est la différence ? Le « ici » implique un déplacement de Mahomet à la montagne, alors que l'apparition de « là » dans ce contexte simule le troisième cas principal. (*Ibidem*)

Le mérite de l'analyse de Tucker, c'est de tirer des conséquences du point de vue de la représentation du temps et de l'événement dans le récit. En effet, il observe la manière dont, par l'emploi de *now*, les événements et les états s'organisent *entre eux* et non pas seulement par rapport au sujet qui les lit. Le « linear mode [...] traces a movement or progression in a given direction along a set route », par rapport à un point de référence fixe. Un moment pourra être localisé à partir des autres. Par contre une narration du « planar type [...] does not chart a route but rehearses a series of positions (now x, now y, now z) » vu qu'il n'y a pas dans ce cas une perspective temporelle fixe unique (dans les faits, le lecteur occupe deux positions dont l'une est fixe et lui permet de voir les événements comme un tout cohérent, tandis que l'autre est mobile et lui présente chaque événement dans son actualité, vu qu'il progresse 'à même la narration'). Tucker souligne toutefois que cette progression ne ressemble pas à un mouvement mais plutôt à un jeu de substitutions : « indeed there is a sense in which there is no motion or actual progress at all. A rather translates into B. The narrative reports a series of permutations ». Le déictique réorienté exprime « the spatiality of temporal experience »¹⁵ (Tucker 1993, 64).

¹⁴ Les théories du déplacement déictique reprennent également Bühler (voir PATRON 2005).

¹⁵ « cela donne l'impression qu'il n'y a pas de mouvement ni de vrai progrès. A va presque se traduire par B. La narration relate une série de permutations », « la spatialité de l'expérience temporelle », c'est nous qui traduisons.

Conclusion

Les déictiques, expressions d'une histoire non linéaire mais plate, ou faite de plans, *planar* selon le mot de Tucker, mettent en scène un devenir historique pessimiste, léopardien, où il n'y a pas de place pour l'enchaînement cause-conséquence. Ce thème a un rapport étroit avec la réflexion sur la mémoire collective : Elisheva Rosen a parlé, au sujet du traitement de l'Affaire Dreyfus dans la *Recherche*, de « l'étonnante conjonction d'une amnésie et d'une amnistie collective » (Rosen 1995, 71) : l'histoire n'enseigne rien. Les contacts entre le roman proustien et les idées de l'école des Annales ont été mis en évidence par Géraldine Dolléans : « le roman [...] propose une histoire presque immobile, celle des structures et du quotidien qui assurent la permanence d'une civilisation. Dès lors l'événement, notamment dans sa dimension politique, est ramené à sa juste place, celle d'une écume superficielle » (Dolléans 2016). Les lois proustiennes sont caractérisées par la permanence, et les événements ne peuvent leur porter atteinte. Chardin rapporte que Proust pendant la guerre lit La Bruyère (Chardin 2016, 73).

Mais l'emploi des déictiques réorientés, remettant en question l'idée d'un temps linéaire, semble suggérer que Proust va au-delà. Plus braudélien que Braudel, Proust refuse à l'histoire des mentalités toute mise en intrigue possible. En effet, d'après Ricœur, l'histoire non-événementielle des Annales, et en particulier de Braudel, finit par récupérer l'événement justement par le biais de la mise en intrigue. Les Annales sont bien entendu une menace pour le système de Ricœur qui lie étroitement la démarche de l'historien et les lois du récit : Braudel, Duby, Le Goff, personne n'échappe, selon Ricœur, d'une manière ou d'une autre, à la récupération de la linéarité événementielle de l'histoire. L'histoire de Proust ne peut avoir de linéarité ni de mise en intrigue car elle recommence toujours. Montrer par exemple qu'une cause différente (le dreyfusisme en l'occurrence, puis le défaitisme) provoque toujours la même conséquence va à l'encontre de la démarche de l'historien appelée par Ricœur « logique d'imputation causale singulière » (Ricœur 1983-1984, I, 322-339), qui, pour établir un lien de cause-conséquence entre les événements va, par une démarche contrefactuelle, se demander : que se serait-il passé si l'événement-cause ne s'était pas produit ? Proust fait de la description de la société française dans la période de la guerre un laboratoire de l'historien en cela qu'il démonte la possibilité même d'une procédure de ce genre : il montre que l'événement-cause ne fait intervenir aucun changement dans les matériaux humains qui sont l'objet de ses expériences. Un réactif autre que la guerre n'aurait pas engendré de réactions différentes, pour employer une métaphore du domaine de la chimie, chère à Proust.

Sous couvert de montrer les volte-face de la société, sa capacité à s'adapter aux nouvelles situations en en tirant profit, son caractère caméléonesque, Proust donne une lecture du devenir historique. Les déictiques réorientés, et en particulier *maintenant*, par sa capacité à travailler à un niveau sémantique et narratif, et non textuel, et en introduisant des effets de substitution et donc de rupture dans le texte, évoquent un devenir découpé par le retour du même.

C'est confirmer la validité générale de la description des lois d'un univers arrêté à un moment donné que d'affirmer que l'histoire humaine et sociale, l'histoire non événementielle, résiste à toute mise en intrigue car elle est faite de substitutions soudaines, qui ne font que substituer le pareil au même. C'est donc bien une lecture politique de l'histoire, dont l'aboutissement ultime est qu'il sera plus intéressant de décrire les hommes dans leur temps que dans le temps.

Le recours au climat intellectuel des Annales, et même au refus total de l'intentionnalité historique, peut être ramené sous forme de questionnement au plan général de l'œuvre par ces considérations de Georges Poulet, qui sont la célèbre conclusion de *L'Espace proustien*. Poulet, on le sait, oppose la vision bergsonienne et la vision proustienne du temps. Selon Bergson (le Bergson de *Matière et Mémoire*), il faut échapper à la tendance de notre esprit à juxtaposer les instants, pour récupérer la continuité de l'être, visée par le concept de *durée*. Proust par contre renverse la donne et bâtit son roman, c'est là l'hypothèse de Poulet, sur cette discontinuité, misant sur une « bonne juxtaposition », (Poulet [1963] 2009, 10) acceptant la « parcellisation des éléments composants comme le principe grâce auquel une nouvelle recomposition devient possible » (*Ibidem*, 152).

Mais si l'on passe de l'histoire avec un *h* minuscule à l'Histoire avec un *H* majuscule, qu'en est-il ? Faut-il accepter la mort de millions de soldats comme conséquence de cette parcellisation et peut-on atteindre, à partir des monstruosité de l'histoire, une nouvelle recomposition ? Nous passons là d'une lecture de l'histoire en tant que discipline, qui a tous les avantages d'après Proust à se détacher du positivisme en allant vers une lecture de l'événement et de la durée semblable à celle prônée par Péguy et Bergson, et plus tard, de manière différente, par l'école des Annales, à une lecture de l'histoire en tant que devenir des nations, des peuples et des hommes. Cette deuxième histoire, sans progrès, faite d'oublis et de juxtapositions comme le montre une narration de *planar type* reposant sur les déictiques réorientés, où le passé ne laisse dans le présent que des traces mortifères ou fausses, ne mérite pas l'attention de l'écrivain qui se renferme dans sa tour d'ivoire pour des raisons éthiques plutôt qu'esthétiques, mais ce pas avant d'avoir accompli son devoir d'"historien" et d'avoir porté témoignage.

Bibliographie

- Adam J.-M. (2005), *La Linguistique textuelle*, Paris, Armand Colin.
- Authier-Revuz J. (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, 2 vol., Paris, Larousse, « Sciences du langage ».
- Bally Ch. ([1921] 1951), *Traité de stylistique française*, I et II, Paris, Klincksieck.
- Banfield A. (1995), *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*, Paris, Éditions du Seuil.
- Barthes R. (1953), *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Éditions du Seuil.
- Béguelin M.-J. (2002), « Construire l'énonciation », in M. Carel (éd.), *Les facettes du dire. Hommage à Oswald Ducrot*, Paris, Kimé, 25-37.
- Benveniste É. (1966-1974), *Problèmes de linguistique générale*, II, Paris, Gallimard.
- Bertinetto P. M. (2003), « Deittici riorientati e restrizioni sui tempi verbali », *Tempi verbali e narrativa italiana dell'Otto/Novecento: quattro esercizi di stilistica della lingua*, Alessandria, Edizioni dell'Orso.
- Bergson H. (1959), *Œuvres*, Paris, PUF.
- Bonhomme M. (2014), *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion, « Bibliothèque de grammaire et de linguistique ».
- Bühler K. ([1934] 2009), *Théorie du langage*, Marseille, Agone, « Banc d'essais ».
- Burguière A. (1979), « Histoire d'une histoire : la naissance des Annales », *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 34/6, 1347-1359.
- Chardin Ph. (2016), « L'inhumanité a encore de beaux jours devant elle : vision comparée de la guerre de 1914 chez Proust et chez Karl Kraus », *Prospero. Rivista di letteratura e culture straniera*, 21, 57-77.
- Claudé P., Rivière J. (1984), *Correspondance 1907-1924*, Paris, Gallimard, « Cahiers Paul Claudé », 12.
- Collot M. (1980), « La dimension du déictique », *Littérature*, 38, 62-76.
- Danon-Boileau L. (1995), *Du texte littéraire à l'acte de fiction*, Paris, Ophrys, « L'homme dans la langue ».
- Compagnon A. (éd.) (2014), *La Grande Guerre des écrivains. D'Apollinaire à Zweig*, Paris, Gallimard.
- Dolléans G. (2016), « Un "effet Walter Scott" d'À la recherche du temps perdu ? Proust et l'École des Annales », *ITEM Articles en ligne*, <<http://www.item.ens.fr/articles-en-ligne/un-effet-walter-scott-d-la-recherche-du-temps-perdu-proust-e/>> (5 octobre 2019).

- Dorgèlès R. (1919), *Les Croix de bois*, Paris, Albin Michel.
- Du Marsais (1988), *Des Tropes ou des différents sens*, édition de f. Douay-Soublin, Paris, Flammarion.
- Fonvielle S. & Pellat J.-Ch. (2015), *Préludes à l'argumentation proustienne. Perspectives linguistiques et stylistiques*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque Proustienne ».
- Hamburger K. (1986), *Logique des genres littéraires*, préface de Gérard Genette, traduction de Pierre Cadiot, Paris, Seuil, « Poétique ».
- Hermann De Franceschi, S. (2012), « L'Historien et le piège du mouvement rétrograde de la vérité historique. Les deux sources bergsonienne et péguyste de la réflexion d'Alphonse Dupront (1905-1990) », *Mélanges de l'École française de Rome - Italie et Méditerranée modernes et contemporaines*, 124/1.
- Kuroda S. Y. (1976), « Reflections on the Foundations of Narrative Théorie – from a Linguistic Point of View », in T.-A. Van Dijk (éd.), *Pragmatics of Language and Literature*, Amsterdam, North Holland, 107-140.
- Lioure M. (2006), « Paul Claudel : Contre Proust », *L'Esprit Créateur*, 46/4, 15-25.
- Lyons J. (1982). *Deixis and Subjectivity: Loquor, ergo sum*, in R. J. Jarvella & W. Klein (éds.), *Speech, Place and Action*, New York, Wiley, 101-124.
- Mahuzier B. (2014), *Proust et la guerre*, Paris, Champion, « Recherches proustiennes ».
- Milly J. ([1975]1983), *La Phrase de Proust*, Paris, Champion.
- Moeschler J. (1994), *Anaphore et Déixis temporelles : sémantique et pragmatique de la référence temporelle*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- Molinié G. (1986), *Éléments de stylistique française*, Paris, PUF, « Linguistique nouvelle ».
- Muller M. ([1965] 2019), *Les Voix narratives dans la Recherche du Temps perdu*, avant-propos de Geneviève Henrot Sostero, Genève, Droz, « Courant critique ».
- Noël M. (1996), « “Maintenant” dans *Au Château d'Argol de Julien Gracq* », *Études de linguistique appliquée*, 102, 157-174.
- Patron S. (2005), « Le narrateur et l'interprétation des termes déictiques dans le récit de fiction », in D. Monticelli, R. Pajusalu & A. Treikelder (éds.), *De l'énoncé à l'énonciation et vice-versa. Regards multidisciplinaires sur la deixis/From utterance to uttering and vice-versa. Multidisciplinary views on*

- deixis*, Tartu, Presses Universitaires de Tartu, « Studia Romanica Tartuensia », 187-202.
- Péguy Ch. (1957), *Œuvres en prose, 1909-1914*, éd. M. Péguy, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- Poulet G. ([1963] 2009), *L'Espace proustien*, Paris, Gallimard, « Tel ».
- Ricœur P. (1983-1984), *Temps et Récit*, 2 vol., Paris, Éditions du Seuil.
- Riegel M., Pellat J.-C., Rioul R. ([1994] 2011), *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF, « Quadrige ».
- Righi N. (2003), « L'héritage du fondateur ? L'histoire des mentalités dans l'École des "Annales" », *Le Philosophoire*, 19/1, 155-174.
- Rosen E. (1995), « Littérature, autofiction, histoire : l'Affaire Dreyfus dans *La Recherche du temps perdu* », *Littérature*, 100, 64-80.
- Simon A. (2003), « Phénoménologie et référence : Proust et la redéfinition du réel », *Littérature*, 132, 55-70.
- Rodríguez Somolinos A. (2012), « Les voix du récit : fonctions textuelles et énonciatives des localisations spatio-temporelles dans le récit », in J.-Cl. Ancombre, A. Rodríguez Somolinos S. & Gómez-Jordana Ferary (éds.), *Voix et marqueurs du discours : des connecteurs à l'argument d'autorité*, Lyon, ENS Éditions, 209-226.
- Sánchez M.-S. (2013), « Phénomènes énonciatifs et localisations spatio-temporelles dans *Du Côté de chez Swann* », *Çédille, revista de estudios franceses*, 9, 441-459.
- Spitzer L. (1970), *Études de style*, précédé de J. Starobinski, « Leo Spitzer et la lecture stylistique », traduction d'É. Kaufholz, A. Coulon, M. Foucault, Paris, Gallimard.
- Spitzer L. (2009), *Études sur le style. Analyses de textes littéraires français (1918-1931)*, présentation d'É. Karabétian, traduction de J.-J. Briu, Paris, Ophrys.
- Squarzina A.-I. (2013a), « Le déictique *aujourd'hui* dans la *Recherche* », in G. Henrot & I. Serça (éds.), *Marcel Proust et la forme linguistique de la Recherche*, Paris, Honoré Champion, 39-59.
- Squarzina A.-I. (2013b), « Emplois de *maintenant* dans *Du côté de chez Swann* », *Francofonia*, 64, 179-181.
- Squarzina A.-I. (2017), « L'actualité (déictique) du livre à venir : à l'écoute du silence », *Revue d'Études Proustiennes*, 6/2, 263-291.

- Tucker P. (1993), « Displaced deixis and intersubjectivity in narrative : linear and planar modes », *Journal of Literary Semantics*, 22/1, 45–67.
- Tucker P. (1997), « The perception of time in narrative and the “transitional” use of now », *Journal of Literary Semantics*, 26/1, 44–54.
- Vuillaume M. (1990), *Grammaire temporelle des récits*, Paris, Éditions de Minuit.